

Maintenant que s'est éteint l'écho des chants funèbres, il nous faut nous recueillir et méditer les enseignements de Celui qui fut notre Maître.

Car nous continuerons son œuvre, s'il plaît à Dieu. Nous la continuerons comme s'il était là et son inspiration ne nous fera pas défaut.

Dans ses écrits, nous possédons les directives de notre action et de notre pensée. Cette expérience de près d'un quart de siècle de travail et de combat, c'est le fondement solide qu'il nous lègue avec la mission de travailler encore « humblement, mais avec persévérance ».

Travailler ! Nous l'avons vu, assis à sa table surchargée de notes et d'ouvrages, écrivant d'une écriture menue et régulière ses articles lucides. Il se reposait en lisant son bréviaire, puis reprenait la tâche interrompue.

Etudier les textes : mettre au jour les documents jusque là soigneusement dissimulés. Analyser minutieusement et profondément les erreurs, hérésies, perversions et criminelles propagandes des sectes innombrables, voilà l'œuvre utile à ses yeux : car **la vérité, une fois proclamée, fait son chemin, que ce soit par les hommes ou malgré eux.**

Mais on trouve peu de travailleurs capables de consacrer aux labeurs persévérants de la recherche, cette chose la plus précieuse, le temps et les doux loisirs que donne le temps.

La raison pour laquelle son autorité était devenue si grande, est qu'il cherchait **en toute chose la cause profonde.** C'est la marque de ceux qui travaillent non par dilettantisme, mais **pour servir.** Ce défenseur de l'Eglise voulait remonter aux sources mêmes des assauts tantôt furieux, tantôt savamment perfides dont il était témoin. La Franc-Maçonnerie le conduisit d'abord au Judaïsme. Mais ce n'était encore là qu'une solution partielle. Il cherchait plus loin que la haine des hommes. La haine contre Dieu lui-même ne peut être que de source spirituelle ! L'esprit mauvais, seul, peut mener le combat contre le Saint-Esprit, Et toutes ses études bientôt convergèrent vers ce point central, l'origine commune des sectes et l'inspiration diabolique, le plus souvent indirecte et inconsciente, mais toujours reconnaissable à l'identité de la négation, et à la haine de l'Eglise catholique. L'on peut répéter vraiment : « *Percussisti caput de domo impii* ».

Exemple pour ceux qui travaillaient sous sa direction et veulent aujourd'hui continuer son œuvre. **Aller aux causes** et, lorsqu'elles sont découvertes, les proclamer avec une sereine tranquillité.

Exemple aussi pour tous ceux qui, de près ou de loin suivaient ses travaux : la règle de rechercher toujours **l'essentiel** est féconde dans tous les domaines de l'activité. Ceux-là seuls, produisent, qui savent écarter les détails seconds.

Il proclamait les vérités qu'il avait découvertes avec une sereine tranquillité. Et sans haine, car son désintéressement et son humilité étaient complets. Mais il n'était pas de ceux qui flattent l'ennemi de l'Eglise par leur silence. Il acceptait d'un cœur léger la méfiance ou la haine même de tant de catholiques et disait ce qu'il avait à dire, sans colère, mais bravement. Suivre la voie d'Augustin, de Paul et de Jésus-Christ dans la charité envers les hommes et dans l'énergique réprobation de toutes les hypocrisies, lui suffisait.

Il est rare ce **courage de l'esprit.** Mais n'est-il pas la condition première de toute œuvre apostolique ?

Travail incessant, recherche de l'action profonde, service de la vérité. Il nous faut ajouter : prière et mortification. Plus d'un sera surpris lorsque seront découverts les aspects de la haute perfection de notre vénéré fondateur, cachée sous les dehors d'une bonhomie souriante. L'un de ses vœux les plus chers, était de voir se développer la Ligue Saint-Michel, dont l'activité surnaturelle devait attirer les grâces divines sur notre lutte antimaçonnique.

Aujourd'hui, tristement rassemblés dans ces souvenirs, mais confortés par le rappel de son inlassable énergie, décidons comme le plus bel hommage de notre fidélité, d'agir avec tout ce qu'il y a en nous de forces de dévouement, suivant les enseignements qu'il nous lègue comme plus précieux que tous les biens.

R.I.S.S.

Monseigneur JOUIN. L'HOMME

Toutes les tristesses de l'affection filiale s'accroissent de l'immense douleur de la perte subie. Il nous quitte quand nous avons, le plus besoin de lui, de sa pure lumière, de son indomptable courage, de sa foi incorruptible. Nous étions tellement faits à sa présence que nous n'osions imaginer que nous pourrions en être privés un jour ; et ce grand âge qui aurait dû être l'avertissement de son absence prochaine devenait, au contraire, l'encouragement d'un espoir qui ne consultait que son affection et le bien des grandes causes qu'il servait.

Car sa présence visible nous semblait nécessaire à l'existence et au progrès des œuvres qu'il avait fondées. J'en sais qui auraient cru pouvoir prédire, ainsi, à son sujet, les lois de la Providence, qui s'entretenaient, en tout cas, dans la confiance qu'ils seraient prévenus de son trépas par quelque signe.

J'y pensais, sans le guetter, dans le repas intime qu'il me permit de partager avec lui, au quatre-vingt-septième anniversaire de sa naissance. Selon une coutume pieuse nous avions allumé, au dessert, les quatre-vingt-sept petites bougies multicolores, figures des années fastes et néfastes de cette vie si pleine. Nous avons eu de la peine à les éteindre, et j'avais vu dans la vivacité de ces flammes un présage heureux. Elles se tournaient d'un même côté comme pour signifier l'unité d'une vie, toute d'ardeur et de lumière.

On sait que le premier mouvement de son zèle apostolique l'avait porté à choisir l'ordre dominicain. Une santé fragile l'en éloigna, mais il devait garder, toute sa vie, la fidélité à la devise de la noble religion de Saint Dominique : *aliis contemplata tradere per doctrinam*, livrer au prochain, par la doctrine, le fruit de sa contemplation.

Il ramenait tout à l'esprit, aux idées, mettant le verbe au principe de l'action, pour la guider, l'inspirer, l'élever, Il est surprenant qu'avec le goût du travail "complet", profond, exhaustif, s'il était possible, il ait pu arriver à édifier tant de

choses. Il avait pensé, avant beaucoup, à une édition polyglotte de la Bible, puis à une concordance des Pères de l'Eglise, qui devaient rester inachevées. Mais il allait continuer, pendant près de dix ans, de publier, tous les mois, une revue d'enseignement, le Catéchisme, qui dépasse de loin la facilité habituelle de ces publications. Les soins de l'étude, là, s'imposaient, mais on admire que, voulant écrire pour le théâtre la vie de sainte Clotilde et de sainte Jeanne d'Arc, il ait commencé par amasser, sur ces sujets, une bibliothèque.

Il devait suivre la même voie quand, vers 1912, il entreprit son œuvre antimaçonnique, qui est bien le couronnement de toute sa vie. Il racontait volontiers comment, longtemps ignorant de la puissance des Loges, il avait été amené à la connaître, par l'exhortation d'un homme bien renseigné qui lui avait dit, un jour :

«Vous édifiez, vous autres, prêtres, toutes sortes d'œuvres, longuement, péniblement, et la Franc-Maçonnerie, en quelques mois, vous les abat ! Commencez par combattre la secte !» Mgr JOUIN commença par l'étudier : «Je commençai, disait-il, par acheter des livres».

Ses livres, ses chers compagnons ! Comme il y tenait ! Ils avaient d'abord, garni les bibliothèques, puis, peu à peu, comme des amis familiers qui peuvent tout se permettre, ils avaient envahi les chambres à coucher, le salon, l'anti-chambre et jusqu'à l'escalier. Il ne partait jamais sans se faire suivre des préférés, annotés et soulignés, et, ces vacances encore, devant partir dans le Midi quand la maladie mortelle l'arrêta, il avait envoyé devant lui, trois grosses malles bourrées de volumes. Cette haute spiritualité, jointe à un gentil enjouement, avait réuni autour de lui une société d'esprits distingués, dont beaucoup devaient devenir illustres. Le vendredi rassemblait ainsi à sa table et dans son bureau Dom Carrol, Dom Quentin, l'abbé Bondinhon, l'abbé Villien, l'abbé Vitteau, l'abbé Urbain, beaucoup d'autres.

C'est, peut-être, dans le spectacle de ces spirituelles réunions, que Mgr JOUIN développa son idée d'une société de prêtres, occupés à étudier la vie des Démoïniques et des Maçons, comme les anciens Bollandistes celle des saints. On le voit bien dirigeant cette laborieuse école.

Mais on se tromperait en ne voyant en lui qu'un studieux. Il confondait, par sa parole et son exemple, l'absurde opposition de la théorie et de la pratique, chère aux libéraux. Nous souhaitons qu'on fasse, au plus tôt, connaître l'extraordinaire fécondité de son ministère sacerdotal : Depuis sa jeunesse il avait exercé, dans les occasions les plus hautes ou les plus humbles, tous les devoirs de cette action catholique et sociale que d'ingénus navigateurs d'eau douce croient, aujourd'hui, découvrir.

Il était plus qu'un homme d'action : un véritable lutteur, et de l'espèce la plus terrible, ne l'étant point par inclination mais par la résolution d'une volonté vertueuse. Par goût naturel il était doux, pacifique et bon jusqu'à la faiblesse. Il n'aurait point, de lui-même, soupçonné l'adversaire ou l'espion et quand son cœur était pris, on ne pouvait l'incliner à la défiance. Un jour, le Cardinal Dubois lui ayant fait visite s'effrayait des couloirs obscurs où il avait du abriter l'abondance de ses livres :

«Vous ne craignez point, dit le Cardinal, qu'un homme se cache ici et vous assassine ?

- Oh ! Eminence ! je m'en apercevrai bien».

Oui ! sur le moment ! mais il n'aurait point prévu.

Aussi ceux qui l'ont connu restent-ils stupéfaits quand ils entendent dire qu'il plaçait "tout le monde" dans la Franc-Maçonnerie.

Mais quand il avait sûrement reconnu l'ennemi, rien ni personne ne l'auraient empêché de le désigner. Il avait, un jour, défini les caractères de la foi qu'il souhaitait :

«Je veux une foi dont la conviction soit éclairée, profonde, lumineuse, ne flottant pas dans l'indécision... Je veux une foi qui, de la conviction passe dans la parole... Je veux enfin une foi d'action qui s'affirme et se défende».

Or il ne demandait des autres que ce qu'il était capable de donner lui-même. Une biographie dont il faut hâter l'apparition recueillera pour l'admiration et l'édification des hommes de ce temps, les preuves de cette foi magnifique. Mais, pour la joie, pour la fierté de ceux qui l'ont aimé, nous ne pouvons omettre le souvenir illustre du procès que lui fit, en 1907, la République maçonnique : au moment le plus aigu de la lutte et quand l'Eglise Universelle avait les yeux fixés sur la France, Mgr JOUIN eut la grâce insigne d'être le champion solitaire des Droits de Dieu.

On le savait, depuis le procès de Joinville, intraitable sur sa foi. Au moment des Inventaires, on avait renoncé à forcer son église : on la disait remplie d'hommes armés et les sbires de police se montraient, le soir, dans les tours de Saint Augustin, une lumière vacillante qui allait et venait. On croyait une ronde de nuit : c'était, simplement, l'abbé JOUIN qui allait se coucher dans les tourelles : car il ne voulait pas quitter d'une seconde son église.

Cette énergie le désignait aux premières attaques. A la fin de l'année 1906, inquiet des mutineries socialistes qui s'allumaient un peu partout dans le pays, Clemenceau imagina, pour se défendre, le truc classique de la diversion et du scandale : on attribuerait à la "réaction" et spécialement au représentant du Pape en France, Mgr Montagnini, la responsabilité des émeutes. Mais il faut un prétexte pour perquisitionner à la Nonciature, où l'on espère cueillir de précieux documents. L'abbé JOUIN le fournira. On suppose qu'il est un des auxiliaires les plus actifs de Montagnini, puis on s'accroche à 3 lignes du Bulletin paroissial de Saint Augustin qui, détournées de leur sens, expriment une excitation à la révolte armée. Le Bulletin avait paru le 9 décembre. Le 11 on perquisitionne chez Montagnini, on saisit les fameux dossiers, et, le 12, on cite en justice l'abbé JOUIN.

Le procès a lieu le 11 avril 1907 : son compte-rendu composerait une des plus belles pages de l'histoire de France sous la troisième République.

L'avocat de la République, le substitut Mornet, impuissant à charger l'abbé JOUIN et exécutant par ordre¹ le petit scandale de la révélation des fameux dossiers de la Nonciature, fit alors le premier "déballage des papiers". Après une heure d'horloge, il eut le mot sublime : «Je vais rentrer maintenant dans la prévention».

¹ M. Mornet faisait partie, déjà, de la Grande Loge. Il était, en 1918 membre du Conseil Fédéral du Rite Ecossais

L'abbé JOUIN fut magnifique : tantôt moqueur, tantôt noble pour s'élever jusqu'à la plus haute éloquence, il apparut bientôt non plus comme l'accusé, mais comme le juge. On lui reprochait sa résistance aux lois :

«Un premier acte d'accusation, répondit-il, englobait toutes mes prédications depuis trois ans, ce n'était pas assez, il y a bientôt quarante ans que je prêche de même».

Puis, soupçonnant quelque manigance de Clémenceau, il dit :

«Il me suffit d'avoir couvert ses délits diplomatiques, et je ne veux pas être une seconde fois, sans protester hautement, le chaperon de son manque de courage».

Il n'a failli, dans l'article incriminé, à aucune loi : mais il ajoute :

«Je tiens à dire toutefois qu'aucune loi, en contradiction avec mon ministère sacerdotal, ne me fera fléchir... Avec la grâce de Dieu j'espère ne pas connaître de capitulations de conscience. Je ne puis plus être traître des biens d'Eglise, puisqu'on les a tous volés ; mais il me reste les âmes, et je ne serai jamais, ne fût-ce que d'apparence, un traître d'âmes».

On lui reproche de prendre ses consignes à Rome ? Il répond :

«Après les efforts coalisés de l'internationalisme, de l'hervéisme et de l'antimilitarisme, lorsque, demain, peut-être, ces doctrines auront fait leur œuvre révolutionnaire de destruction et d'anarchie, c'est encore, dans le cœur des prêtres français que vous retrouverez immaculée l'image et l'amour de la patrie».

Il prophétisait : dix ans après, ses accusateurs, Clémenceau et Mornet devenaient les accusateurs des traîtres du *Bonnet-Rouge*.

Cher grand Monseigneur JOUIN ! De toutes les images que notre mémoire caresse depuis que nous sommes privés de son visage de chair, ce n'est point celle du fin patriarche, qui dans son fauteuil, entrechoquant ses ongles, questionnait doucement l'ami, avec, à côté, la colonne chancelante des dossiers ; ni du vieillard douloureux du lit d'agonie, qui, le lundi, se souleva péniblement, comme un bûcheron trop chargé, pour bénir sa maison et ses disciples ; mais le chef noble et fier qui, les yeux vifs et terribles, sous les sourcils épais, dénonçait, dans les chaires, le doigt tendu, l'ennemi qui se dissimule.

C'est la médaille que nous gardons, chère et précieuse, pour notre consolation, notre encouragement, notre amour.

Abbé Raymond DULAC

Monseigneur JOUIN et l'EGLISE

On ne se représente pas aisément quel homme il eût été dans le monde. Il était d'église : uniquement, pleinement. Et si l'heureuse aptitude d'un esprit ouvert à toutes les nobles curiosités le tourna quelquefois, dans cette longue vie, vers des soins éloignés de la fonction proprement sacerdotale, elle ne l'entraîna jamais dans une occupation séculière.

Les jeux de l'art, les plaisirs du théâtre et de la musique, la composition littéraire devenaient, chez lui, l'occasion d'une affirmation de sa foi, l'ornement du culte divin, ou, plus humblement, l'instrument de ses charités.

Par goût naturel, par vertu, Monseigneur JOUIN s'était placé au cœur, au centre de l'Église. Il observait tout, il jugeait tout, il estimait tout, du haut de cet observatoire, et sous l'angle de l'éternité. Dans cette perspective, les plus petits événements de l'histoire humaine étaient saisis, relevés, distingués et l'esprit s'exaltait à ces nobles visions.

On se sentait grandir, ainsi, dans sa compagnie, quand, d'un menu fait il prenait son essor pour vous refaire l'histoire du monde dans la simplicité où il la réduisait : une lutte des deux cités, celle de Dieu, celle du diable, qui s'affrontent sans cesse pour la conquête des âmes humaines. Cette Franc-Maçonnerie, contre laquelle il combattit longtemps avant de fonder sa Revue et sa Ligue, et dont il savait distinguer les aspects très divers était, fondamentalement, pour lui, la *Contre-Eglise*.

Or il donnait à ce terme le sens le plus fort, et, comme l'Eglise du Christ était, à ses yeux, non seulement le gouvernement visible mais la société invisible des âmes reliées au Christ par la grâce, de même les sectes hérétiques ou schismatiques composaient, à son sens, plus qu'une armée qu'on voit et qu'on mesure : le corps mystique de Satan.

Ces visions grandioses qui auraient pu nourrir une contemplation éloignée de la vie et de ses devoirs modestes, s'adoucissaient et s'humiliaient, chez lui, dans une connaissance et une observation très exactes des petites charges du ministère quotidien. Il fut l'un des premiers prêtres de France à fonder des patronages pour les enfants des écoles laïques. Nulle misère de ce grand Paris ne lui était inconnue : il créait des "souples populaires", des ouvriers pour les minettes, des hôpitaux pour les malades. Jusqu'à la fin de sa vie, on était sûr de le trouver, le matin, après sa messe, dans le petit bureau qu'il avait à son église : Il accueillait, là, sans distinction, tous ceux qui se présentaient à lui. Le jour de ses obsèques, tandis que nous l'accompagnions, sous une pluie furieuse, au cimetière du Montparnasse, j'avais remarqué, non loin de moi, dans le cortège, une mulâtre, un peu forte et âgée, qui luttait contre la fatigue pour retrouver son rang qu'elle perdait sans cesse. Un moment, elle m'atteignit ; je ne pus me tenir de lui demander comment elle avait connu Monseigneur JOUIN. Elle me répondit, avec un accent chantant, qu'elle s'était confessée à lui, une fois, par hasard ; que, passant par Saint Augustin, avant de repartir pour son île, elle avait appris la mort du "Père" et qu'elle était venue lui rendre ce dernier hommage. «Ah ! il m'a donné, ajouta-t-elle, beaucoup de consolation !»

On pourrait citer dix traits de cette sorte, qui montreraient, comment Monseigneur JOUIN savait allier, dans son cœur, ces caractères apparemment adverses de l'Eglise, société universelle et soigneuse de chaque âme humaine.

Il avait résolu aussi facilement, par le simple équilibre d'une nature bien mesurée, l'autre antinomie de l'Eglise à la fois visible et invisible, où les hérésies protestante et moderniste s'étaient heurté et brisé. Il tenait l'erreur de Luther comme plus pernicieuse que celle de la Franc-Maçonnerie, exactement comme la source qui l'alimente par le canal du Déisme anglais, de l'Individualisme roussauiste et du Subjectivisme de Kant. Il définissait le laïcisme - religion des Loges - comme le résumé et le composé de ces quatre erreurs.

Il leur opposait la religion catholique, toute pure, telle qu'il n'avait cessé de l'enseigner et de la pratiquer dans ces quatre-vingt-dix années, troublées autour de lui, par tant d'illusions, de mauvaises nouveautés et d'hérésies hypocrites.

Je ne sais si, de préférence, il ne se mouvait pas dans le mystère de l'Eglise intérieure, royaume invisible des âmes, lieu choisi des prédestinés. Il y enfonçait aussi loin qu'on pouvait aller, attentif aux manifestations mystiques, aux prophéties, aux missions surnaturelles, Mais je puis témoigner que son premier souci était de les contrôler suivant les règles de la théologie traditionnelle.

Et comme il tenait à toutes les expressions sensibles de la foi, aux rites, à la liturgie, à la splendeur des cérémonies ! Ses rudes des luttes de docteur pouvaient faire oublier la tendresse d'un âme affectionnée à toutes les choses belles. Il disait un jour : «la musique est un repos au milieu des trépidantes occupations de la vie actuelle, et une envolée au-dessus des affaires, des intérêts, des contingences, des incertitudes de l'heure présente». Ce n'est point en vain qu'il avait vécu, dans la société d'artistes admirables, Henry JOUIN son frère, le maître Gigout, et les illustres collaborateurs de ses spectacles sacrés qui furent à l'origine de la restauration du théâtre chrétien en France.

Le jour où l'on recueillera pour la joie et l'édification de tous les détails de cette vie sainte, il faudra noter jusqu'aux moindres traits de la piété catholique de Monseigneur JOUIN. On verra avec une espèce d'étonnement, que ce vieillard chargé d'années, instruit des plus hautes sagesse, refaisait jusqu'à la fin les gestes naïfs des petits enfants, dévot aux images, aux médailles, fidèle à son rosaire, qu'il égrenait, en entier, tous les jours.

Mais surtout il faudra dire la noblesse de sa soumission à la hiérarchie ecclésiastique.

La fortune d'une vie comblée lui avait fait connaître cinq Papes et ce que la diversité du charisme ou de la nature avait pu apporter, en chacun, de variable, s'était résumé pour lui, dans une espèce d'image commune où les traits particuliers de l'homme se fondaient dans la figure impersonnelle du Pontife. Ce n'était point la poupée incassable sortie des moules des vendeurs du temple, mais l'image rude et sainte du pêcheur porteur-de-clefs, du fils de Simon criblé par Satan mais converti et confirmant ses frères, qui enfonça, un jour, dans l'eau, mais à l'appel du Christ se releva, qui trembla devant une servante, mais bientôt défia les empereurs et, la tête en bas, cria de sa croix au Christ le triple aveu de son amour.

Voilà le Pape qu'il servait : la Pierre qui soutient l'Eglise et non une maison d'éditions, le porteur de clefs qui ouvre le Ciel, et non le garde-manger, le pasteur qui rassemble les brebis au jour du brouillard et les conduit sous la tempête.

Voilà celui qu'il allait trouver, cet été, dans la personne de Pie XI, quand la mort, le glaça.

Car il n'avait cessé de vouloir présenter son œuvre antimaçonnique au Pape. Déjà Benoît XV, dans le Bref qui le faisait prélat, la louait et la bénissait. Monseigneur JOUIN voulait plus : rattacher cette œuvre à l'Eglise, pas seulement pour l'autoriser, mais, exactement, pour l'élever à une fonction et dignité surnaturelles, à la lettre pour la consacrer, en l'insérant dans le Corps Mystique du Christ. Il voulait que cette œuvre fut continuée par une société de prêtres, qu'il voyait unis entre eux comme les anciens Bollandistes, comme de nouveaux frères prêcheurs, croisés contre le nouvel Albigisme. Dieu ne lui permit pas de donner, sur terre, cet achèvement à son œuvre, et, tandis qu'il s'armait pour une nouvelle campagne, il allait recevoir sa couronne, celle des Docteurs, celle des Martyrs.

Abbé Raymond Dulac

Monseigneur JOUIN ET LA PATRIE

Dans cette figure, un trait se détache en relief, qui frappe d'autant plus qu'il est rare aujourd'hui : Monseigneur JOUIN fut un grand défenseur de la Cité.

Quelle noble mission pour un prêtre et comme l'on comprend que tant d'évêques et d'abbés l'aient revendiquée. La défense de la Patrie n'est pas le seul fait du soldat. La Patrie n'est pas seulement un sol, des usines et des maisons de commerce. Elle groupe sous le symbole d'un nom maternel et vénéré, les traditions spirituelles, les affinements de la culture, les précieux souvenirs et mérites des morts, la fierté des gloires et la mémoire douloureuse des défaites et des sacrifices. Elle a pour forme visible la valeur et la noblesse de ses enfants, fruit des efforts et des travaux des lignées ancestrales. S'il est vrai que «nos actes nous suivent» l'âme de la Patrie est faite de tout le passé national. Et la défense de cet ensemble culturel et spirituel, le plus précieux des biens humains doit incomber à ceux qui ont reçu de Dieu les dons de l'esprit : plus encore à ceux qu'il a marqués de son sceau et lancés dans le monde pour rendre témoignage de la vérité. Car ils bâtissent en vain, ceux qui ne font pas reposer les assises de la Cité sur le nom du Seigneur.

Il fut un temps peut-être où le sort des peuples dépendait plus de la force brutale qu'aujourd'hui. On se battait à visage découvert. Mais en nos temps de «diplomatie au grand jour» ce sont contre des adversaires masqués du dedans et du dehors qu'il faut se défendre. Les armes d'assaut les plus terribles ne sont pas les épées, ni même les canons, mais les propagandes qui alanguissent les énergies, les faux dogmes qui trompent la bonne foi des citoyens, les infiltrations d'idées qui affaiblissent les positions traditionnelles, les organisations de partis qui divisent les forces de résistance et détruisent l'autorité même de l'État.

Il faut dans la Cité des combattants de l'Esprit.

Il en faut surtout, en nos jours de confusion générale, pour savoir reconnaître les véritables ennemis, loups ravisseurs cachés sous les peaux de brebis,

L'une des gloires de notre vénéré chef sera d'avoir travaillé à maintenir au cœur des Français, par son action et sa plume, l'amour de la Patrie ; d'avoir dévoilé et désigné l'origine des attaques les plus redoutables pour notre France. Œuvre doctrinale, mais œuvre historique et, par un côté, politique.

Et ce faisant, il agissait à la fois comme fils de l'Eglise et comme adversaire obstiné des "Sociétés secrètes". Car ce "nationalisme légitime" inspiré du sentiment chrétien et qui n'a rien de commun avec les racismes et autres déifications de la race ou de l'Etat, a toujours été hautement encouragé par l'Eglise ; tandis que les Sectes n'ont cessé de l'attaquer pour lui substituer le principe d'une République universelle régnant despotiquement sur la poussière des anciens états

privés de leur indépendance et de leurs traditions, et convertis au culte commun de l'Humanité.'

Il unissait d'autant plus étroitement son amour de la France et de l'Eglise qu'il les considérait comme inséparables. Bénie au Baptistère de Reims, assujettie dans la Foi par saint Louis et sainte Jeanne d'Arc (objet de son culte tout particulier et à qui il consacra d'importants travaux) ferme appui de l'Eglise dans la crise terrible de la Réforme, attaquée comme rempart temporel de l'Eglise par ces guerres religieuses intérieures que furent les Révolutions successives de 1789, 1830, 1848, 1871, la France était pour lui la nation catholique entre toutes, celle dont Pie X dans un élan spontané avait baissé le drapeau, celle qui se repentira un jour du parjure de ses gouvernants, suivant la parole prophétique du Pontife, et qui reprendra sa mission de Fille aînée de l'Eglise.

«Or, c'est à la France, écrivait-il, que revient la mission de démasquer et de détruire la Judéo-Maçonnerie, d'opposer à cette armée de combat l'Eglise militante, à cette armée mondiale l'Eglise catholique, à cette armée antichrétienne l'armée des croyants, à cette armée conquérante la croisade victorieuse qui nous dégagera des miasmes du pacifisme, qui déchirera le linceul de mort du laïcisme communiste et réveillera la France, non pas d'avant-guerre mais celle d'avant 89, par la connaissance perdue des devoirs de l'homme et des droits de Dieu» (L'Après-Guerre, 1870-1914. Page 38).

L'internationalisme est la doctrine commune des Juifs, des maçons et des socialistes. Le grand spécialiste des Sociétés secrètes ne se lassait pas de proclamer cette vérité première et de lutter contre une doctrine qui ne vise à rien moins qu'à la destruction même du patriotisme.

«La Révolution et la Terreur revêtent plus particulièrement en 1789 et en 1917 un triple caractère d'antinationalisme, d'internationalisme et d'anticléricisme» (RISS, 1928, p. 757).

Et ce caractère foncièrement international de la Révolution, il le met en lumière de façon frappante à propos d'une étude sur le décret de guerre de l'Assemblée Législative du 20 avril 1792.

«Ce décret de guerre était la déclaration, hors de France, de la Révolution internationale. Fait inouï dans l'histoire jusqu'à cette fin du XVIII^e siècle, Cromwell-lui-même avec ses niveleurs, son organisme maçonnique, sa Terreur dont Charles 1^{er} et Hamilton furent les premières victimes et son protectorat sous l'égide de son régiment de Frères Meurtriers, Cromwell limita à son pays l'audace, l'ambition et l'effort terroriste de sa révolution nationale, ou mieux antinationale, confinée à l'Angleterre.

«Le décret du 20 avril 1792, au contraire, ne dissimule pas son but. D'après les principes révolutionnaires de la Constitution de 1791, qu'aggraverait sous la Convention la Constitution de 1793, il n'y aura plus de guerre de conquêtes ».

«Contradiction flagrante puisque l'Assemblée Nationale venait d'annexer à la France Avignon et le Comtat Venaissin. Les immortels principes ne sont pas faits pour être appliqués, mais pour être exploités à révolutionner les esprits et les peuples. Car la guerre présente n'est point une guerre de nation à nation, mais la juste défense d'un peuple libre contre l'injuste agression d'un roi». La lutte de classe de la bourgeoisie contre la royauté, la noblesse et le clergé, est donc dénoncée à l'Europe. Déjà, la Constituante, le 22 mai 1790, avait proclamé la paix universelle et un appel au monde par ce cri révolutionnaire que toutes les nations soient libres comme nous, et il n'y aura plus de guerre ; sauf pour réduire ceux-là seuls qui se liguèrent contre la liberté (de la Révolution). Aussi, puisque «les Français ne confondent jamais leurs frères avec leurs véritables ennemis, la déclaration de guerre fait-elle savoir que la Révolution française adopte d'avance tous les étrangers qui, abjurant la cause de ses ennemis, viendront se ranger sous son drapeaux et consacrer leurs efforts à la défense de sa liberté ; qu'elle favorisera même par tous les moyens qui sont en son pouvoir, leur établissement en France». La désertion et la sécurité des traîtres par leur nationalisation, vont devenir devoir, au nom de la fraternité : et les hommes de tous les pays sont frères et les différents peuples doivent s'entraider, selon leur pouvoir, comme les citoyens du même état». (RISS 1928, page 903) (Constitution Jacobine de 1793).

Le danger pour un peuple droit comme le -nôtre, est qu'il se laisse tromper par des apparences généreuses. Pour cet homme clairvoyant, la duperie du pacifisme et le triste abandon du défaitisme étaient une véritable souffrance. Sous sa plume reviennent constamment des jugements tour à tour douloureux et indignés :

«Au procès du *Bonnet Rouge*, le lieutenant Mornet, patriote assurément, mais imbu des idées franc-maçonniques de la Grande Loge dont il faisait partie, disait dans le sens de R. Rolland :

«La pensée, si abominable, si défaitiste fut-elle, Sion se contente de l'exprimer, reste en dehors des atteintes de la loi pénale, comme les écrits de M. Romain Rolland, «Au-dessus de la mêlée» ; et le Ministre Pichon fit plus tard, à propos de la censure, un aveu parallèle. «Jamais le Gouvernement n'a empêché l'expression de toutes les opinions et nous avons résisté à des suggestions de restreindre l'extrême liberté que nous laissons».

«Ainsi, la raison du défaitiste lui enjoint de ne pas défendre la Patrie ; et sa pensée, sous l'estampille du gouvernement, peut à loisir prêcher à ceux qui se font tuer la désertion, la révolte et la Guerre civile : ce fut la semence jetée à tout vent de 1914 à la fin de 1916 ; elle fit germer 1917 avec les mutineries en France et le bolchevisme en Russie».

«Dites maintenant, si vous l'osez, qu'il n'y a rien à craindre, et qu'il est digne du libéralisme français de laisser impunément les pacifistes nous intoxiquer d'un internationalisme humanitaire en paternité d'un défaitisme de trahison» (RISS, 1917, p. 903)

Et de la lamentable histoire des propagandes pacifistes d'avant 1870, il concluait avec un frisson de ce que nous réserve le pacifisme actuel :

En résumé, du point de vue social, le pacifisme est l'utopie de l'humanitarisme ; du point de vue religieux, le pacifisme est l'utopie de l'interconfessionnalisme ; du point de vue pratique, le pacifisme est l'utopie du désarmement. La fraternité des peuples en fait infailliblement des frères ennemis ; l'équivalence des religions est la négation du catholicisme ; le désarmement est l'hypocrite trahison de la patrie,

«Le Congrès de la Paix de 1869 sonnait le glas de la guerre de 1870. » (L'Après-Guerre, 1870-1914, p. 6)

«Pacifisme et humanitarisme sont les deux liens d'union maçonnique dans le monde entier. Ordinairement le pacifisme est un camouflage déguisé d'une préparation prochaine de guerre civile ou de guerre étrangère ; tandis que l'hu-

manitarisme place la Judéo-Maçonnerie au-dessus des peuples, des frontières, des patries, et en fait l'arbitre des conflits et des destinées mondiales. Ce qui n'était qu'esquissé en 1870, frappe les yeux clairvoyants en 1927» (L'Après-Guerre, 1870-1914, p. 13)

Et la logique rigoureuse le conduit de la critique de ce pacifisme aux campagnes de rapprochement franco-allemand qui portent les dates de 1870-1914-1927.

Elles ne sont rien moins que des tentatives de paix véritable ; elles sont une manœuvre de belligérant dans la bataille contre Rome. Car l'empire allemand, le pangermanisme, le luthérianisme prussien, émanation de l'un des groupes extrêmes de la Franc-Maçonnerie, sont issues de la Réforme de Luther.

«Or, au-dessous de la conquête de l'Europe dont elle rêve l'hégémonie, plus impérieux que son désir de faire de la France un désert, comme elle a contribué à dépeupler la Russie en convoyant les chefs des Soviets à Moscou, l'Allemagne militaire et luthérienne a voulu nous protestantiser, ainsi que la Belgique, nous faire abjurer notre foi chrétienne pour embrasser sa foi hérétique et tuer du même coup l'Eglise et sa fille aînée. C'est là ce qui permet d'appeler en dernière analyse la guerre de 1914, une guerre religieuse» (RISS, 1931, article *Deutschland über Alles*, p. 790).

Et comme toujours sa conviction est étayée sur d'irréfutables preuves :

«De ce chef encore, le Kaiser poursuivait, selon sa réponse au toast d'Hindenburg, le 16 juin 1918, la victoire de la conception allemande». Or, d'après lui, sa conception impériale était sataniquement exprimée dans la lettre écrite à sa cousine récemment convertie, la landgravine de Hesse :

«JE HAIS CETTE RELIGION QUE TU AS EMBRASSÉE... TU ACCÈDES DONC A CETTE SUPERSTITION ROMAINE, DONT JE CONSIDÈRE LA DESTRUCTION COMME LE BUT SUPRÊME DE MA VIE».

«Pour Guillaume II, le but personnel de la Guerre était la destruction de la "superstition romaine", il faisait au fond une guerre religieuse, qui aboutit d'ailleurs au renversement de son trône» (RISS, 1932 p. 437).

Et, parvenant comme tous les esprits profonds et complets à l'unité cohérente de vue dans ses multiples conceptions, il s'élève à cette grande vérité que sous les petits conflits de races et d'appétit se cache une autre guerre, qui est une et universelle dans le temps et l'espace : la guerre religieuse contre l'Eglise du Christ, guerre qui ne peut cesser que dans la Paix du Christ. Madame Juliette Adam avait dit «On le voit, le complot contre la France catholique date de loin». Il ajoute :

«Oui, ce complot date du jour où la Judéo-Maçonnerie, écrasant l'Autriche pour se retourner contre la France, a confié à la Prusse, devenue l'Empire d'Allemagne et soutenue par l'Angleterre et les Etats-Unis, la mission de protestantiser l'Europe. La guerre d'hier et celle de demain ne seront qu'une guerre religieuse, catholique de notre côté, internationale et révolutionnaire de l'autre ; et les articles de Adolphe Guérault auraient dû se terminer par l'insolente affirmation du protestantisme : *Deutschland über alles*».

* * *

Qu'il soit permis d'ajouter un vœu que souvent nous avons entendu émettre au grand disparu. C'est qu'il se lève en notre France désunie et troublée, dont tant de fils ont perdu la fierté des gloires et la fidélité des traditions, une lignée d'hommes de Dieu qui comprennent la terrible grandeur de ces luttes gigantesques, et qui consacrent leur esprit et leur cœur à défendre à la fois l'Eglise et la Cité française contre l'ennemi multiple et commun. Ils auront un guide sûr : celui qui restera notre Maître, Monseigneur JOUIN.

P. L. LEROY

Monseigneur JOUIN ET LA FRANC-MAÇONNERIE

Appelé à rendre, dans cette *Revue des Sociétés Secrètes* qu'il aimait tant, un premier et bref hommage à la mémoire de son vénéré fondateur, un double sentiment m'étreint : d'abord le souvenir de l'indulgente amitié qu'il accordait à tous ceux qui travaillaient avec lui, et aussi la crainte d'être inégal à la tâche et de décevoir ceux qui lui étaient si fidèlement attachés.

Puisse la simplicité qu'il apportait dans tous les actes de sa vie, me servir, en la circonstance, et d'encouragement et d'exemple.

Il y a, à mes yeux, dans la carrière antimaçonnique de Monseigneur JOUIN, trois aspects particulièrement, originaux.

Le premier est d'avoir commencé à un âge où tant d'autres ne songent plus qu'à ressasser des idées déjà acquises, ou même à n'en plus remuer aucune.

Il avait, en effet, soixante-cinq ans quand il écrivit, pour la première fois, sur la Franc-Maçonnerie ; soixante-huit ans quand il fonda la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes*.

«J'avoue que je n'avais pas encore commencé en 1909 à molester les francs-maçons, disait-il dans un discours prononcé, le 26 novembre 1928, à la Maison des Centraux, et que je dus répondre à M Bidegain : «Je ne suis pas assez naïf pour ne pas croire à la malversation de la Franc-Maçonnerie, mais je la connais trop peu pour en écrire et la combattre en des romans».

«C'est alors que mon interlocuteur me surprit par cette conclusion à laquelle je dois d'être ici ce soir : «Vous êtes tous les mêmes ; les religieux ouvrent des collèges, les religieuses construisent des chapelles, les curés et les vicaires fondent des patronages et quand on a ruiné vos œuvres, vous recommencez patiemment ce travail de Pénélope. Mais, allez, donc une bonne fois à l'ennemi ; détruisez la Franc-Maçonnerie et vous ferez ensuite ce que vous voudrez». Cet argument m'impressionna d'autant plus que je pouvais appliquer à l'auteur le proverbe «*Experto crede Roberto*». Aussi terminais-je cette conversation par cette simple promesse «Je vais m'y mettre».

«Le lendemain j'entrepris l'acquisition de la bibliothèque maçonnique et occultiste. Puis, lorsque je fus en face de l'immense et déconcertante littérature concernant ces matières, j'estimai qu'il ne s'agissait plus de composer un roman,

mais bien une revue scientifique comprenant les documents anciens et nouveaux sur ces multiples questions et s'adressant aux chercheurs aussi bien qu'aux simples lecteurs. Le premier janvier 1912 parut la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes*».

Tels furent les débuts d'une carrière qui devait se prolonger encore, on pourrait presque dire miraculeusement, pendant près d'un quart de siècle.

Mgr JOUIN n'avait donc rien de ces prêtres qui, tout en demeurant de parfaits honnêtes gens, passent leur vie au grand large des autels, poursuivant des idées, voire même des chimères. Prêtre, pasteur des âmes, ce fondateur des premiers patronages paroissiaux, le fut et le resta de tout son cœur et ce n'est que, lorsque ses forces déclinantes ne lui permirent plus d'accomplir, dans toute leur rigueur, les charges écrasantes du ministère paroissial, qu'il trouva encore, dans sa flamme apostolique, les moyens de rendre à l'Eglise de nouveaux services.

Ce qu'était, pour lui, la Franc-Maçonnerie ? Elle était l'antithèse et l'ennemi de l'Eglise, dans toutes ses croyances et dans toutes ses manifestations. L'Eglise est la gardienne de la vérité, sans laquelle l'ordre n'existe ni dans la société religieuse, ni dans l'Etat, ni dans les mœurs. Monseigneur JOUIN, en une formule brève, définissait la F.:M.: «la Contre-Eglise, le Contre-Etat, la Contre-Morale» (Discours du 8 décembre 1960, Salle des Centraux)

Il la jugeait ainsi comme un mal beaucoup plus profond que ne serait un groupement organisé pour des fins politiques purement matérielles : comme une puissance philosophique, sorte de religion de l'humanité en rébellion contre son Créateur et toutes ses lois et dont le dogme central serait «*Non serviam*».

Pouvait-t-on mieux traduire les définitions pontificales ? «Synagogue de SATAN» avait dit Pie IX.

Un autre aspect original de l'œuvre de Mgr JOUIN est d'avoir immédiatement et directement rattaché la Franc-Maçonnerie à la Juiverie :

«Dès le premier article (de la R.I.S.S.) j'apparentai les juifs aux francs-maçons en citant «*La question juive et la Révolution sociale*» de M. le Marquis de la Tour du Pin Chambly, et un ouvrage anonyme intitulé «*Les Juifs en Russie*» ; mais je dois avouer que je n'ai soudé les uns aux autres dans le mot, unique de "Judéo-Maçonnerie" qu'en 1920, lorsque reprenant ma revue interrompue par la guerre, je publiai "les Protocoles des Sages de Sion" dont la réalisation se fait chaque jour plus précise et plus menaçante».

Depuis, cette expression, comme le drapeau tricolore, a fait le tour du monde et rien n'est venu amoindrir la découverte, d'une soudure qui paraît véritablement autogène.

Des juifs comme Edmond Fleg ou Kalmi-Cohen, jetant le Masque ou déshabillant leur âme avec cette impudicité sémitique qui scandalise, non seulement les Arabes, mais aussi les femmes de chambre chrétiennes en service dans des familles juives, sont venus apporter à Mgr JOUIN de magnifiques témoignages :

«Ce qui frappe à première lecture du code judaïque des Protocoles, c'est le veau d'or aux mains d'Israël. Tous les rouages du mécanisme de l'Etat, est-il écrit, sont mus par une force qui est entre nos mains, savoir l'or». Apparemment c'est vrai ; ici nous pouvons, du moins, répondre que l'Eglise, comme société catholique, a été fondée par le Christ Jésus sur la pauvreté, à condition que ses membres fortunés sachent s'appauvrir pour elle».

Sur ce dernier point, les amis de Mgr JOUIN peuvent assurer qu'il avait su mettre ses actes en parfaite harmonie avec ses principes.

Mais, le trait le plus frappant de sa carrière, celui qui devait lui apporter les plus constantes amitiés et aussi les plus fidèles inimitiés, fut de n'avoir pas hésité à dénoncer, tout prêtre qu'il était, et précisément parce qu'il était prêtre, ce qu'il avait appelé «la judéo-maçonnerie blanche».

«Quelle est-elle ? L'invasion des judéo-maçons dans nos rangs. Loups vêtus de peaux de brebis qui s'introduisent dans le bercail parmi les meilleurs catholiques et les meilleurs Français».

«L'an dernier, le vendredi 26 mai 1927, le sénateur Brenier, alors président du Conseil de l'Ordre du Grand Orient, osa dire dans une conférence retentissante à Mulhouse :

«Pendant deux siècles, notre plus dangereuse ennemie fut l'Eglise. Il semble maintenant qu'elle s'efforce de créer un modus vivendi avec la République et de conclure un concordat avec elle auquel les loges, non seulement ne s'opposent pas, mais dont elles espèrent le succès».

«D'où viennent ces encouragements et ces félicitations sinon de ce que la République, depuis 1876, n'est autre chose que la judéo-maçonnerie à découvert ? Or, tous les Papes, depuis Clément XII, ont dénoncé et excommunié les francs-maçons et le bref que daigna signer le Cardinal Gasparri au sujet de mon opuscule sur «La guerre maçonnique» manifeste clairement combien Son Eminence est éloignée de tout rapprochement avec la secte qu'elle accuse d'être la créatrice du laïcisme».

Impitoyable pour tous les faux prophètes, de même qu'il avait publié les Protocoles, Mgr JOUIN avait publié le *Mémoire Confidentiel à l'Evêché pour les élections de 1924*, cette autre œuvre occulte.

De telles initiatives lui avaient valu des adversaires acharnés dans le clan de la démocratie chrétienne. De cette bande, qui se sentait si bien visée par lui, est venu probablement l'article anonyme inqualifiable, paru dans *la Croix* où, tandis qu'il reposait encore dans son presbytère, exposé à la vénération non seulement des amis de son œuvre antimaçonnique, mais aussi de tous ses paroissiens, il était accusé de poursuivre, sous le couvert d'une œuvre, en apparence louable, des inimitiés personnelles.

Nul pourtant moins que lui ne méritait un pareil reproche. Je puis assurer que jamais, au cours d'entretiens qu'il aimait à prolonger, assis dans un grand fauteuil derrière une petite table surchargée de papiers, je ne l'ai vu mener une charge personnelle contre qui que ce soit. Seules les idées, bonnes ou mauvaises, génératrices d'actions utiles ou perverses, l'intéressaient.

Nul plus que lui ne donnait l'impression de la placidité du vieillard et de la sérénité de l'homme sanctifié.

Parfois seulement, au récit ou à la lecture de quelque magistrale sottise, un sourire éclairait son visage, mais jamais

ce sourire n'était générateur de ces sarcasmes ou de ces ironies qui, parfois, dans la bouche ou sous la plume d'ecclésiastiques, prennent un tour pénible et désagréable.

Nul mieux que lui, ne savait découvrir les causes du mal et tempérer ses craintes à la chaleur de sa foi catholique.

Il avait très clairement discerné les affinités, ou plutôt les complicités, qui unissent toutes les personnifications de la haine anticatholique, depuis les sacrilèges assistants des messes noires jusqu'aux honorables bourgeois voltairiens.

* * *

Sur ces questions si complexes, il écrivait sans la moindre vanité d'auteur. «Je publie, me disait-il un jour, tout ce que je puis découvrir. D'autres utiliseront ces matériaux et feront mieux que moi».

Et inlassablement, il accumulait les documents et les études magistrales. Se représente-t-on le labeur que représente cette revue bourrée de faits et auxquels venaient s'ajouter successivement de gros ouvrages d'érudition ?

Il était vraiment en droit d'écrire :

«Soucieux de ne pas être dans l'Eglise militante un *indifférent* et un *endormi* (expressions employées par Pie IX dans la Lettre du 29 mai 1873 à l'Evêque d'Olinda) ; de ne pas être impunément appelé un *chien muet* (Léon XII, Encyclique A quo die), mais de m'apparenter, ne fût-ce que de très loin, aux chiens du Seigneur «*dominicani*», que prophétisait au XIII^e siècle contre les Albigeois, le rêve de Jeanne d'Aza, la mère de Saint Dominique ; de ne pas être de ces lâches qui désertent le combat et dont la Bienheureuse Bernadette disait en 1870 à l'approche menaçante des Allemands : «Je ne crains que les mauvais chrétiens», j'ai fondé la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes* et je remercie tous les compagnons de lutte qui se sont joints, de prière et de labeur, à mes humbles mais persévérants efforts».

Mais, ce qui l'inquiétait surtout, c'était la lente et constante infiltration du virus libéral et démocratique dans les membres de l'Eglise vivante. Sans doute, sa robuste foi de catholique romain, fidèle aux enseignements des Souverains Pontifes, le préservait-elle de toute inquiétude sur l'avenir doctrinal de l'Eglise, mais, à quoi servirait-il que dans un corps la tête restât saine si tout le reste devait être malade ? et ne plus recevoir du cerveau que des impulsions amoindries ou désordonnées ?

Là encore, il avait exactement diagnostiqué la cause du mal, Il voyait très clairement l'origine protestante de l'esprit maçonnique et il mesurait avec tristesse les dommages qu'il avait déjà causé à l'intelligence latine. Il avait résumé sa pensée à cet égard dans une petite brochure intitulée : «Le Quatro-Centenaire de Luther et le Bi-Centenaire de la Franc-Maçonnerie».

Je me rappelle très distinctement de ces paroles qu'il prononça lors d'un des derniers entretiens que j'eus avec lui, a propos d'un nouveau déraillement de pensée qu'il venait de découvrir dans je ne sais plus quelle publication : «Ils ne vont pas au temple protestant parce que maintenant on ne va plus nulle part, mais c'est pourtant là qu'ils devraient aboutir».

Ainsi s'est écoulée, active jusqu'au dernier souffle, cette vie de lutteur qui a si bien prouvé qu'une âme guerrière, ardente au bon combat, «reste toujours maîtresse du corps qu'elle anime».

Bossuet avait encore dit qu'un jour le monde s'était réveillé arien. Jusqu'à quatre-vingt-huit ans, Mgr JOUIN a lutté pour qu'un jour son pays ne se réveille pas complètement franc-maçon.

Félix COLMET-DAAGE.

Monseigneur JOUIN et la QUESTION JUIVE

Il ne s'agit pas ici d'antisémitisme. Le cœur de ce Prêtre était imperméable à la haine.

Mais c'est un devoir de justice de manifester la vérité ; et cet esprit intrépide, dans l'enquête entreprise sur les forces occultes qui conduisent la lutte satanique contre l'Eglise de Dieu, fut rapidement conduit à démasquer le Juif complice et souvent inspirateur du Maçon. Il a osé mettre à nu le mal là où il se trouve. Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas fait autre chose lorsqu'il a proclamé à la face du peuple l'hypocrisie des pharisiens.

Or, l'étude de l'histoire de la Franc-Maçonnerie avait conduit Monseigneur JOUIN à la certitude que cette Société dont le secret est mal gardé, dont les dirigeants sont médiocres et qui le plus souvent, servent davantage à l'assouvissement de bas intérêts qu'à l'accomplissement de grands desseins, étaient elles-mêmes manœuvrées par des forces plus puissantes et plus savantes :

«Que la Franc-Maçonnerie soit elle-même subordonnée à des groupes supérieurs, c'est un aveu d'autant plus rare que la plupart des Francs-Maçons sont à ce sujet dupes et ignorants. Cette dépendance, voisine de la domesticité, est cependant accusée d'une manière indiscutable presque à chaque pas de l'histoire maçonnique. Weishaupt qui confinaît parmi les Francs-Maçons ses adeptes restés trop honnêtes après deux ans de déformation, donnait l'ordre que dans chaque ville tant soit peu considérable de leur district, les chapitres secrets établissent des Loges maçonniques des trois grades ordinaires ; et il regardait comme très important d'étudier la constitution des autres Sociétés secrètes et de les gouverner. Quarante ans plus tard, un Juif, secrétaire intérimaire de Nubius et commis-voyageur de la Haute-Vente de Rome, écrivait sous le pseudonyme de Pico-Tigre (ou Tigrotto) :

«Nous devons compter sur les Loges pour doubler nos rangs ; elles sont, sans qu'elles le sachent, notre noviciat » (RISS, N° 1, 1^{er} janvier 1912).

La conviction de Monseigneur JOUIN, que parmi ces forces supérieures, la puissance secrète Juive est prédominante, était formelle :

«Pour tout chercheur averti, la question maçonnique se complique de la question Juive. La Judéo-Maçonnerie est maîtresse du monde, mais à condition de rester une Société secrète. Sans doute, la Maçonnerie s'est trouvée singulièrement démasquée par la guerre mondiale ; il n'en fut pas de même de l'élément Juif. Aussi, lorsque le Docteur Wichtl fit paraître son livre intitulé : *Maçonnerie universelle, Révolution universelle, République universelle*, il ne souleva la colère

de toutes les loges d'Allemagne que parce qu'il mettait à nu la direction et les agissements des Juifs sous le couvert des ateliers maçonniques et qu'il apportait des listes de noms à l'appui. Le même émoi envahit les ghettos et les Grands-Orient qui furent présentés, à Londres, sous le titre suggestif : *Le Péril Juif* (Avant propos de l'Édition des Protocols de Nilus 1930, p. 1).

Et il écrivait encore :

«Israël est roi, le Maçon son chambellan, le Bolcheviste son bourreau.

«Le Juif croit à la domination mondiale de sa race. Je me rappelle une lettre dans laquelle Monseigneur Caron de Versailles, m'écrivait l'aveu d'un des rabbins les plus en vue qu'il avait rencontré la veille :

«Depuis votre faux Messie, nous avons vainement attendu le nôtre. A la lumière des événements du jour, nous comprenons que notre peuple est le vrai Messie, car l'heure a sonné, le monde est à nous».

Mais il n'était pas arrivé à une conviction aussi ferme sans une étude approfondie de la question. Sa curiosité infatigable semble avoir lu tout ce qui a été écrit de sérieux sur le caractère, la religion, la race, l'histoire des Juifs et ses moindres notes sur la question sont des monuments de documentation.

En dehors des articles nombreux parus dans la R.I.S.S., écrits de sa main ou inspirés par lui, il laisse deux importants ouvrages que ne peuvent ignorer ceux qui veulent aborder l'étude du problème Juif : «Sources et discipline de l'Impérialisme Juif» (1925) et «Les fidèles de la Contre-Eglise : Juifs et Maçons» (1921).

* * *

Il existe un impérialisme Juif, une volonté de domination universelle. Et non seulement dans le cerveau de quelques sionistes exaltés, mais dans le commun des Juifs. Cet appétit de domination terrestre n'existe pas que dans les Protocols : il apparaît dès l'origine et tout au long de l'histoire Juive :

«Le plan Judéo-Maçonnique des "Protocols" comprend un but : l'hégémonie mondiale ; un moyen : l'or : un résultat : le super-gouvernement Juif. But, moyen et résultat se retrouvent dans les livres talmudiques».

...«Au reste, cette compilation des sentences rabbiniques se transmettait déjà oralement au temps de Notre-Seigneur ; elle relève de l'école pharisaïque, et elle fut condamnée souvent par le divin Maître. Le but du Peuple Juif était bien la domination universelle dans le sens de l'exégèse» matérialiste des Pharisiens, à qui le Christ répondit lorsqu'ils lui demandaient quand viendrait le royaume de Dieu : La venue du royaume de Dieu ne frappera pas les regards. On ne dira point : Il est ici, ou il est là ; car, voyez, le royaume de Dieu est au milieu de vous». (Luc XVII, 20-21). C'était l'opposition du règne spirituel de l'Eglise à l'attente pharisaïque d'un Messie conquérant et fondateur d'un empire universel». (*Juifs et Maçons*, pp. 53-54)

Volonté de domination universelle que Monseigneur JOUIN tenait à prouver en publiant documents sur documents : Le discours d'un Rabbín au Congrès de Lemberg ; le discours du Grand-Rabbín rapporté par Lord Readclif ; les Protocols ; la conférence faite par le Dr A. Rappoport à Kief ; les innombrables confirmations provenant des ouvrages juifs les plus indiscutés, de V. Sombart, de B. Lazare, de Max Nordau, de Simon Lévy, etc...

Quel paradoxe apparent que ce rêve de domination chez une race dispersée et presque partout méprisée !... Ce n'est pas, hélas, un paradoxe et le pouvoir Juif est sur le point de triompher grâce au lien d'unité que forme la loi Talmudique et à l'organisation gouvernementale et administrative secrète, le Qâhal¹. Le Juif se croit d'une race supérieure prédestinée, en possession des véritables secrets de la sagesse divine et a qui le peuple des "goïm" doit être soumis. Son orgueil le conduit à refuser toute assimilation et, derrière une apparente soumission aux lois du pays où il se trouve, il reste en fait, soumis à l'autorité législative et judiciaire secrète Juive.

* * *

Mais le conflit n'est pas seulement un conflit d'intérêts : il est religieux. Il prend sa source dans l'irréparable faute commise par le peuple Juif lorsqu'il crucifia le Sauveur.

«Les Juifs poursuivent un double but : la domination universelle du monde et la ruine du catholicisme, en haine du Christ. Le premier but, basé sur leur nationalité remonte à leur origine ; le second a pris corps au Calvaire et fut formulé par le cri sacrilège qui consacre leur déicide : «Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants». (Math., XXVII, 24).

«A première vue, la domination universelle d'Israël semble se maintenir dans une vaste ambition politique et ne pas ressortir directement d'un esprit d'hostilité contre l'Eglise. Toutefois, si l'on considère que le peuple Juif veut, avant tout, détruire les peuples catholiques et violer, dans l'emploi de ses moyens destructeurs, les Commandements qu'il reçut au Mont Sinaï, faisant litière de la justice et de la morale, on comprendra que, de ce fait, la Suprématie Sociale qu'il ambitionne le condamne à un anticléricalisme militant et formidable» (*Sources et Discipline*, p. 1)

«Trois cris résument la genèse du laïcisme : le Juif dit : «Le Christ est mort...» Le Protestant dit : «Le Pape est mort». Le Maçon dit : «Dieu est mort» ; et chacun ajoute, faisant confiance au mensonge de Satan, leur maître : «C'est moi qui suis Dieu, sicut dii eritis» (Gen. III, 5) (*Sources et Discipline*, p. 13).

Ailleurs, citant les aveux d'un auteur Juif, il écrit :

«L'Etat chrétien n'est détruit qu'extérieurement, et la laïcisation des Sociétés, basée sur des lois intangibles est plus apparente que réelle. Mais nous retenons l'action du Juif qui «travaille à son œuvre séculaire d'anéantissement de la religion du Christ (Bernard Lazare, *l'Antisémitisme* p. 350)». Aussi, le Juif est-il toujours haineusement anti-chrétien, non seulement comme l'accorde M. Bernard Lazare contre les Gouvernements d'Orient, où règne encore un antisémitisme

¹ Voir l'étude du Talmud et du Qahal dans «Sources et discipline de l'Impérialisme Juif». Pour emprunter les termes de Brafman dans son livre du Kahal (p. 55) dont nous allons parler bientôt, «c'est une organisation dont le but est de maintenir intacte et isolée la nation Juive privée de sa patrie, jusqu'au jour où l'Eternel, par l'intermédiaire du vrai Messie, décidera de donner à Israël l'universelle souveraineté». (p. 90)

légal mais contre les Etats chrétiens d'Occident, et en particulier contre la France et l'Eglise catholique» (*Juifs et Maçons*, p. 50).

* * *

Cette haine du Christianisme et de l'Eglise a pour corollaire la haine des institutions traditionnelles des peuples catholiques. Monseigneur JOUIN met en lumière cette guerre de deux civilisations : Judaïsme contre Catholicisme. Le Judaïsme étant l'allié sinon, le pourvoyeur et l'organisateur de toutes les révolutions.

L'agent visible des Révolutions est le Maçon. Mais ajoute-t-il, «le second agent de la Révolution sociale est le Juif». Ordinairement, son action est plus habilement dissimulée. Répandu dans tous les partis et toutes les classes de la Société, le Juif a grande facilité pour donner le change et mettre en avant, le Socialiste ou le Maçon qui le couvrent» (*Sources et Discipline*, p. 11).

«Bernard Lazare, d'ailleurs confirme : «Donc le Juif prend part à la révolution et il y prend part en tant que Juif, c'est-à-dire en restant Juif» (Bernard Lazare, *L'Antisémitisme*, p. 393).

Et les documents s'accumulent dans la R.I.S.S. pour montrer la part des Juifs dans les mouvements révolutionnaires. Notamment, une impressionnante nomenclature des noms et nationalités de tous les personnages composant le personnel de la bureaucratie soviétique, au début du Bolchevisme, nomenclature qui impose cette conclusion que la révolution russe n'est pas autre chose que la prise du pouvoir russe par les Juifs. •

* * *

Enfin, l'observateur sagace qu'était Monseigneur JOUIN ne pouvait manquer d'être frappé du fait que malgré d'honorables exceptions, les Juifs sont les grands destructeurs de l'idée de patrie, et les fermes soutiens d'un internationalisme absolu. Non qu'il soit le moins du monde adversaire de l'aménagement de rapports cordiaux entre les peuples : l'internationalisme judaïque est peut-être le plus sûr moyen de provoquer d'irréparables haines :

«Quand la France, fille aînée de la Civilisation chrétienne, sœur aînée des nations, était à sa place dans la Famille des peuples, - Famille, disons-nous, et non "Société" ce qui correspond à des idées, à des institutions, à des mœurs d'un ordre très différent - , il y avait, entre les patries, un air de parenté. Une atmosphère commune, un même domaine - haut situé - moral, intellectuel, voire mondain, se prêtaient à l'existence d'une Société cosmopolite. C'était là, un foyer de civilisation, où se faisaient certains échanges. Au XIX^e siècle, ce cosmopolitisme a pris peu à peu une forme nouvelle, avec plus d'étendue. Selon la remarque de Dora Melegari, il «s'est modifié dans son essence et ses manifestations». Pourquoi et comment ? C'est que «la prépondérance acquise par la ploutocratie l'a fait dévier de sa route». Voilà le Juif» (*Juifs et Maçons*, p. 137).

«Le cosmopolitisme n'est plus, aujourd'hui, une sorte de parure et comme le lien des nations ; il ne les sert plus. Il tend à les diriger, à les dominer, à se les subordonner, à les effacer. Le cosmopolitisme des temps nouveaux n'incline plus personne à s'enraciner. Il travaille, au contraire, à déraciner les nationaux. Il n'est pas un rapport entre les nations, il est une arme de dissension et de perversion sans cesse plus avant enfoncée au cœur, au cerveau, et au flanc de chaque patrie».

Il faudrait citer toute la critique aigüe où se trouve démontée avec une impitoyable logique la chaîne des idées qui relient l'individualisme de la Révolution, l'universalisme humanitaire des Sociétés Maçonniques et l'origine biblique - d'après M. Simon Lévy - des droits de l'Homme.

Il conclut :

«Aveu du rôle prépondérant du Judaïsme dans les révolutions qui secouent les vieilles patries, et de la portée antichrétienne de ces "chambardements". - «Désormais, elle sera prête à saluer, de quelque côté qu'elle apparaisse, l'aurore de la paix universelle qui invitera tous les hommes à vivre entre eux, en amis et en frères».

«Voilà le but : les hommes libérés des patries, et, dans ce qui fut les patries, libérés de toutes autres Sociétés qui assujettissent à des dogmes ou à des disciplines, la dignité personnelle» (*Juifs et Maçons*, p. 141).

«Toutes ces définitions portent, plus ou moins pertinente, la marque juive. Et l'on aboutit à l'articulation des thèses internationalistes d'à présent, thèses qu'il faut nommer plus exactement antinationalistes, L'Internationalisme n'est pas, par définition, l'ennemi des nations. Le Catholicisme, par exemple, qui est l'Internationale des âmes, est à ce point respectueux des nations qu'il est le plus sûr foyer du patriotisme, même du plus jaloux et du plus fier. C'est la pensée Juive qui a donné à l'Internationalisme une définition et une portée antipatriotique» (*Juifs et Maçons*, p. 143).

Le prêtre, poussé par le souci des âmes et de l'Eglise ne pouvait s'arrêter à la seule constatation du fait. Il lui fallait conclure : et reprenant l'admonestation de Léon XIII dans son Encyclique contre la F. : M. : il s'écriait :

«Où sont les publications, les écoles, les congrès, les œuvres opposées sérieusement à la littérature et à la propagande judéo-maçonnique ? Et encore qu'un son de tocsin ait provoqué un demi-réveil anti-maçonnique, qui donc attaque le Juif et le débuse de ses multiples positions, alors qu'il est de tous les partis, de tous les groupes, de tous les milieux, parlementaires, financiers, administratifs, royalistes, impérialistes, démocratiques, communistes, parfois même religieux. Voilà l'ennemi. Voilà le véritable adversaire du catholique. Son Messie futur lui promet la domination spirituelle de l'univers. De là, deux peuples immortels, répandus sur toute la surface du globe, dont l'origine, les aspirations et la fin sont en perpétuelle contradiction. Entre eux, c'est plus que la guerre religieuse, c'est la Guerre Sainte».

«Lorsque les catholiques ne reculeront plus, lorsqu'ils puiseront leur courage dans la pratique de la vertu, absente aujourd'hui de la plupart des foyers, lorsqu'ils reprendront la voie du sacrifice pour suivre leur Messie de misère jusqu'au Golgotha, lorsqu'ils ne mendieront plus leur salut à droite ou à gauche, mais qu'ils formeront à la demande de sa Sainteté Pie X le "Parti de Dieu" la question juive sera solutionnée, la guerre sainte établira la paix mondiale, et peut-être même obtiendra-t-elle la conversion d'Israël. Mais que les catholiques se rendent bien compte qu'en donnant la main aux Juifs,

en vivant, au fond comme eux des maximes déréglées et impies du Talmud, du Schulchan'Aruch, du Zohar et de la Cabale, ils préparent, sous une étiquette bolchevique ou autre, le règne despotique d'un Qahal universel» (*Juifs et Maçons*, p. 139).

W. LODGE

Monseigneur JOUIN ET L'OCCULTISME

Monseigneur JOUIN, qui a publié de nombreux ouvrages contre la Maçonnerie, laisse peu de travaux personnels anti-occultistes, mais il a constamment cherché, choisi, stimulé et guidé ses collaborateurs en cette partie qui leur imposait une érudition longue à acquérir. On peut affirmer que tout ce qui parut dans la partie "Occultiste" de la R.I.S.S., avant comme après la guerre, porte la signature de la pensée de Monseigneur JOUIN.

Cette pensée, il l'a particulièrement développée au cours de polémiques pour défendre son œuvre, quand son effort pour fédérer les ligues antimaçonniques eut échoué devant l'étrange refus prononcé par ces ligues de découvrir et nommer l'influence de Satan dans l'inspiration et la direction occulte du mouvement maçonnique.

Cet échec révéla à Monseigneur JOUIN la timidité profonde de ceux qu'il voulait rallier et leur désir de "couvrir" l'occultisme, l'entraîna, lui, à défendre et affirmer son point de vue, étant d'ailleurs bien placé pour savoir la sûreté, doctrinale de ce point de vue.

«Vous savez toutefois que je n'admets pas, pour ma part, l'action directe du démon dans le gouvernement maçonnique ; mais je comprends que l'étude des initiations incline l'esprit vers cette solution mystique à laquelle les hauts faits de la Maçonnerie moderne apportent une apparente confirmation. Après avoir constaté les points de contact et de ralliement de la Maçonnerie internationale : l'attaque contre l'Eglise catholique..., le programme du laïcisme, résumé dans la morale indépendante..., etc... après avoir expérimenté que ces actes familiers à la Maçonnerie, actes qu'elle couvre mensongèrement des mots de bien, de progrès, de lumière, de vie, constituent ce qu'on a toujours nommé le mal, l'ignorance, les ténèbres, la mort, et qu'il suffit pour s'en convaincre de suivre l'œuvre maçonnique en France, à la grande Révolution ou à l'heure actuelle pour voir que c'est une œuvre de décadence... etc... ; après s'être convaincu de la sorte que cette armée cosmopolite, avec une sélection de quelques troupes conscientes, si bien disciplinées qu'elles entraînent et entraîneront fatalement les trop nombreux bataillons inconscients du but final et de la besogne destructive qu'on leur impose n'est autre que l'armée du mal, il semble bien qu'on a quelque droit de conclure qu'elle a pour chef Satan lui-même et que Léon XIII, qui assimile la Maçonnerie au règne du démon, Saint-Martin, Boehme, Swedenborg et même Stanislas de Guaita et Doinel qui parlent de communications directes avec Satan, ne font qu'appuyer cette conclusion de leur autorité ou de leur expérience. J'oppose simplement à cette solution l'ordre providentiel d'après lequel tout, en ce monde, relève d'un pouvoir humain ; et, de même que le Christ, chef invisible de l'Eglise catholique est représenté visiblement ici-bas par le Pape, j'estime que Satan, chef invisible de l'armée du mal, ne commande à ses soldats que par des hommes, ses suppôts, ses âmes damnées, si vous voulez, toujours libres cependant, de se soustraire à ses ordres, à ses inspirations. Quant à ce pouvoir, plus ou moins occulte de la Maçonnerie et des sociétés secrètes qui poursuivent le même but, il existe par la simple raison qu'il n'y a pas de corps sans tête, point de société sans gouvernement, point d'armée sans général, point de peuple sans pouvoir public : Satan, chef invisible, dirige toujours, en dernier ressort, par ses infernales persuasions, le pouvoir maçonnique quel qu'il soit, et lui fait accumuler les ruines ; ruines dans les âmes désesparées, ruines dans les corps débauchés, ruines dans les familles divorcées ; ruines dans les sociétés déséquilibrées jusqu'à ce que, d'hécatombe en hécatombe, on puisse renverser l'Eglise catholique». 1^{er} article de la R.I.S.S. de janvier 1913, reproduit dans la R.I.S.S. du 5 janvier 1914).

Monseigneur JOUIN se défendait alors contre l'accusation de détourner l'attention des catholiques vers «une certaine mystique qui tend à chercher uniquement dans le monde astral ou infernal, les chefs des sociétés secrètes et en particulier de la Franc-Maçonnerie. Elle (la R.I.S.S.) ne nie pourtant pas précisément la nécessité de l'action contre les éléments humains, mais elle détourne les esprits vers des sujets qui sont sans utilité pratique dans la formidable lutte actuellement engagée». Aussi ajoutait-il, en affirmant de nouveau sa croyance à l'influence satanique et s'adressant à son collaborateur, M. Nicoulaud :

«Je serais curieux de savoir ce que M. Copin-Albancelli trouve à reprendre dans cette doctrine qui, encore une fois est celle de la Revue. Il me semble que je fais la part assez large aux "éléments humains" ... Mais je réserve aussi la part du démon parce qu'elle existe, qu'elle nous est enseignée par les Papes et que la Franc-Maçonnerie serait, sans elle, une énigme inexplicable. N'en déplaise aux tenants de l'opinion contraire, le diable, au moment de l'initiation maçonnique, a une emprise particulière sur celui là même qui ne croit pas en lui ; emprise qui le constitue son soldat et peut se comparer, toute mesure gardée, au caractère sacramentel de la confirmation. De plus, ce caractère satanique n'est pas effacé par la simple sortie de la secte, mais uniquement par l'absolution qui relève le Maçon de son excommunication. Ces vérités sont absolument nécessaires à connaître, surtout aux anti-maçons ; on les oublie trop facilement aujourd'hui, où deux siècles de maçonnerie ont détruit les croyances surnaturelles les plus fondamentales, principalement en ce qui touche au démon, à son action sur les âmes et jusqu'à son enfer éternel qu'on voudrait rayer du Credo catholique. Il est salutaire à la cause antimaçonnique de pénétrer un peu dans ce monde infernal».

Accusé, avec un "sourire de pitié" d'«halluciner», ou tout au moins de «distraindre les combattants en leur suggérant que la seule chose vraiment intéressante dans la question maçonnique c'est d'y découvrir les griffes, les cornes ou la queue du diable», Monseigneur JOUIN répond en citant les encouragements reçus de la part de membres éminents du Clergé et même de la prélature romaine, et termine ainsi :

«Nous formons des vœux pour le succès des autres ligues : nous espérons, et nos applaudissements seront la preuve de notre sincérité, que «la Bastille» découvrira le « Pouvoir occulte» mais, eût-elle amené au grand jour l'Anti-pape lui-même, que tout ne serait pas dit, il y a, il y aura toujours derrière lui le diable «avec ses cornes, ses griffes et sa

queue», si M. Copin Albancelli y tient, avec son monde non pas "astral" mais "infernale" et surtout avec, sa terrible puissance dont les catholiques ne seront délivrés qu'en combattant avec le Christ et son Eglise».

Si nous rappelons cette querelle, ce n'est point pour évoquer des hommes «arbitrairement fixés dans un moment de leur évolution», mais des idées qui ne sont point mortes, elles, et qui, de part et d'autre, n'ont pas changé.

Quelques jours avant de mourir, Monseigneur JOUIN affirmait devant nous la persistance de son point de vue pratique et doctrinal et ses collaborateurs les plus chers, les plus dévoués, confidents de sa pensée intime, portent témoignage du souci constant, pressant qu'il avait, jusqu'à son dernier soupir, de la partie occultiste de sa chère Revue.

En cela il montrait la belle unité de sa vie, toute consacrée à la défense de la foi et des âmes. Il avait constamment "choisi" dans le même sens, ignorant la peur, sans marche en arrière, avec l'intelligence calme, lucide, persévérante et miséricordieuse quant aux hommes, révélée par sa physionomie et toute sa personne. Parmi ceux qui l'approchaient, bien facilement, les plus humbles étaient émus par l'affection de son regard, la douceur de sa voix ; ceux qui le consultaient sur des points délicats et difficiles étaient frappés par la brièveté de son recueillement avant qu'il ne prononçât le conseil le plus judicieux, en apparence, le plus mûrement réfléchi. Pour ceux qui ne l'auront pas connu, et contre ses ennemis, il nous faut affirmer que, jusqu'au dernier jour de sa vieillesse, Monseigneur JOUIN conserva une intelligence intacte, très profonde, très subtile et que ses paroles doivent être gardées.

L'étude minutieuse de tout ce qui se rattachait à Jeanne d'Arc, son activité apostolique, l'avaient conduit à admirer les ressources, en courage, en spiritualité, du peuple de France quand il est bien gouverné, quand il entend ses Saints.

Dieu suscite toujours des Saints. Il n'a pas abandonné la fille aînée de l'Eglise et, si elle paraît mal défendre son titre, si elle reste sourde aux messages divins, c'est qu'elle méconnaît la puissance de son ennemi puissant.

Monseigneur JOUIN entreprit de dévoiler cet ennemi, la Maçonnerie. Il dévoila ses membres, son cœur et, si son cerveau reste encore caché, le saint prêtre put deviner l'âme, cette âme satanique, persistant, identique, à travers les siècles, reconnaissable dans les modalités et les déviations de son action sur et par les hommes. Cette âme qui se dit dieu, qui s'oppose, dès l'origine du monde à ce que Dieu nous a révélé de Lui-même, à ce que l'Eglise enseigne ; on apprend à la connaître par l'étude de l'occultisme.

Ce mot : "Occultisme" soulèvera toujours bien des querelles puisque les idées, les mouvements, qu'il recouvre, sont aussi différents que difficiles à distinguer.

Si l'on appelle occulte, ce qui est caché, l'occultisme est la limite de l'ignorance de chacun. Il appartient à la science et à la sagesse de diminuer son empire. Mais si l'on découvre une intervention de la volonté de l'homme qui, perversément et arbitrairement, refuse de partager sa science avec ses frères pour la réserver à des "initiés", dans le dessein d'augmenter sa propre puissance et la leur ; si l'homme détourne le sens de la Révélation divine, s'il s'empare du "Feu du ciel" pour refuser d'obéir et se faire obéir à la place de Dieu, c'est bien là le "péché contre l'Esprit" irrémédiable, et d'où dérive cet Occultisme que les chrétiens doivent combattre.

La volonté "occulte" de l'homme n'est pas toujours perverse ; là encore, il faut distinguer, ou, plutôt, juger l'arbre à ses fruits : la Révélation divine peut être tellement éloignée de certains groupes humains que l'Occultisme, privilège d'individus plus intelligents ou plus instruits que d'autres, n'est qu'une recherche hésitante de la lumière, à travers le manteau des superstitions, la gangue des maladies, des terreurs, des vices. La pénétration, dans les milieux hostiles, des idées très sages, se fait occulte, comme, aussi, la préservation des découvertes scientifiques qu'il serait dangereux de propager immédiatement et prématurément,

On rencontre tout cela en étudiant l'Occultisme et les doctrines ésotériques. On rencontre l'évidente innocence qu'ont les choses en elle-même et la perversion introduite par l'homme dans l'ordre matériel et rationnel sans parler du moral qui est son domaine propre.

Il faut toujours relire ce passage de l'Evangile, que trop de chrétiens ignorent parce qu'il ne leur est pas redit, le dimanche, en chaire :

«Ayant rappelé le peuple, Jésus lui dit : «Ecoutez-moi tous et comprenez : Rien de ce qui est hors de l'homme et qui entre dans l'homme ne peut le souiller ; mais ce qui sort de l'homme voilà ce qui souille l'homme. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende». Lorsqu'il fut entré dans une maison, loin de la foule, les disciples l'interrogèrent sur cette parabole. Il leur dit : «Vous aussi, avez-vous si peu d'intelligence ? ne comprenez-vous pas que tout ce qui, du dehors entre dans l'homme ne peut le souiller parce que cela n'entre pas dans son cœur, mais va au ventre et est rejeté au lieu secret, ce qui purifie tous les aliments. Mais, ajoutez-t-il, ce qui sort de l'homme, voilà ce qui, souille l'homme. Car, c'est du dedans, du cœur des hommes que sortent les pensées mauvaises, les fornications, les homicides, les vols, l'avarice, les méchancetés, la fraude, le libertinage, l'œil malin, la calomnie, l'orgueil, la folie. Toutes ces choses mauvaises sortent du dedans et souillent l'homme :

C'est bien ce rôle transformateur de l'homme sujet, par la faute originelle, de l'Esprit du Mal, ayant ensuite, par libre choix confirmé sa sujétion, que dévoile l'étude de l'Occultisme dans ses initiations, ses mystères, et les résultats moraux obtenus.

Son ésotérisme n'est pas seulement un piège tendu à l'orgueil humain, un "privilège" qu'il s'agit de vendre très cher. C'est vraiment sa raison d'être ; la marque de l'Esprit de Ténèbres et c'est pourquoi, nous savons si peu de choses précises sur cet occultisme, pourquoi il est infiniment ramifié et diffus.

Il lui faut la liberté, la volonté, la vie de ses adeptes ; et ceux qui n'ont pas réfléchi au prix d'une seule âme, au crime effroyable qu'est sa perversion, ne peuvent comprendre les angoisses du pasteur à la recherche de "la brebis perdue" ou dans la garde du troupeau à lui confié.

Durant sa longue carrière, Monseigneur JOUIN a pu voir l'ésotérisme, grisé de nouveautés scientifiques, se passer du concept Dieu et le combattre violemment, mais le débordement matérialiste souleva de tels dégoûts, l'«Idole Science» causa de telles déceptions, qu'il fallut bien tendre d'autres pièges, pour satisfaire, en les faussant, les aspirations mys-

tiques des hommes d'une certaine noblesse.

La Maçonnerie politique et athée, porta bientôt le poids d'un juste mépris, mais la théosophie, le spiritisme, les vieilles hérésies, le paganisme, les religions orientales, indoues, chinoises, fournirent des guides, des prophètes en abondance et des spécialistes brillants, érudits, se chargèrent de puiser en elles une contre-religion synthétique destinée à rivaliser avec l'Eglise, en essayant de la vaincre.

Dans une société préalablement déchristianisée, où la science des choses de Dieu est affaiblie presque jusqu'au silence où les meilleurs des "enfants de Dieu", effrayés, semblent ne compter plus que sur l'efficacité de la prière et du sacrifice individuels, les séducteurs de la piété, de l'intelligence, de la conscience ont beau jeu.

Dévoiler ces tendances, mettre l'esprit des chrétiens en garde contre certains mots destinés à les familiariser avec les idées, à saper leur résistance, montrer l'hérésie, la perversion originelle, dans une revue spécialisée, fut le but poursuivi inlassablement par Monseigneur JOUIN. Mais, pour rechercher cette doctrine occulte à travers ses manifestations cabalistes magiques et autres, à travers le symbolisme des initiations et des théories cosmogoniques, comme à travers les élucubrations d'autodidactes imaginatifs, de primaires éblouis .et de "persécutés" parfois délirants, il fallait à Monseigneur JOUIN des collaborateurs savants et spécialisés. La Providence les lui accorda. Tous, pareillement unis à Monseigneur JOUIN par une foi très sûre, sous sa surveillance et sa garantie, ont pu suivre dans leurs travaux des directions différentes ; leurs conclusions se trouvèrent identiques. Charles Nicoulaud, Henri de Guillebert des Essars, Gaetano Mariani ; G. Bord et tant d'autres ont donné à la R.I.S.S. des études magistrales et l'on pourrait croire la cause entendue si on ne la savait sans cesse renaissante par l'aveuglement des uns et l'indifférence des autres.

C'est pourquoi, la mort ayant fait des vides cruels autour de lui, au moment où il allait être frappé par elle, Monseigneur JOUIN recommandait-il avec tant d'instances sa chère *Revue rose* à ceux qui devaient lui succéder dans la direction de cette œuvre. Nous voudrions que son appel à la vigilance et à l'action soit entendu. Nous voudrions que des chrétiens plus nombreux sachent la valeur des menaces contre leur foi et connaissent les armes que l'Eglise a toujours mises entre leurs mains. Qu'ils se gardent de sourire, incrédules ou méprisants, de cet occultisme de salon, si répandu de nos jours et qui essaie de faire la synthèse de théories aimables, séduisantes, où le péché s'atténue, où la responsabilité fond, où le châtement est éludé ou perd toute signification individuelle, au nom de théosophie, d'études para ou superpsychiques, d'humanitarisme et d'une neutralité religieuse éperdue.

Tout cela, qui semble loin de l'occultisme, en dérive ou y mène ; il faut le savoir et le montrer, non par une suspicion préconçue, mais par le rappel des préceptes catholiques et surtout de l'esprit qui les a inspirés.

«Considérant que «l'occultisme est la mystique du mouvement antichrétien et que, comme tel, il doit être poursuivi en même temps que ses manifestations politiques par l'instrument de la Maçonnerie», désireux d'agir plus librement et plus fortement, Monseigneur JOUIN sépara de nouveau, en janvier 1928, les études occultistes des études maçonniques et faisait justifier cette mesure en ces termes :

«Nous rappelons une fois pour toutes à nos lecteurs que ce supplément occultiste n'est pas à répandre sans discernement, ni à placer entre toutes les mains. Car la Judeo-Maçonnerie n'est pas seulement sans patrie, elle est sans Dieu, et sans mœurs. Pour la démasquer, nous devons entrer dans des détails où les lecteurs trop jeunes ou incompetents n'ont rien à voir. Pour la sauvegarde de leur foi et de leur innocence, qu'ils s'abstiennent. Nous ne nous adressons qu'aux spécialistes, d'esprit formé, qui ont besoin de ces renseignements, parfois scabreux, pour la défense de l'Eglise et de l'ordre social ».

«Catholiques, nous ne renonçons certainement pas à nous placer, suivant l'opportunité, au point de vue expressément théologique ; mais notre dessein n'est pas, et ne peut pas être de faire surtout œuvre dogmatique : ce qui reste proprement le rôle des Facultés catholiques et des publications spéciales, sans parler du magistère authentique de l'Eglise».

Qu'il nous soit permis de citer, ici, pour montrer la .profondeur de ses vues et son admirable largeur d'idées, ces paroles de Monseigneur JOUIN :

«Il est désirable que les anti-maçons orientent leurs travaux d'après leurs attitudes intellectuelles, leur formation scientifique et leurs préférences littéraires ; et, encore que sur certains points leurs conclusions ne soient pas identiques, la vérité jaillira de ce chaos, de ce choc de documents et d'idées qui convergent d'ailleurs unanimement à l'assaut des sociétés secrètes condamnées par Rome».

Relisons, dans la R.I.S.S. de janvier 1928, ces directives :

«Notre ambition se bornera, la plupart du temps, à fournir au public compétent, sans abandonner les points de vue supérieurs, une série de documents et d'expériences, qui puisse asseoir dans les esprits, un jugement éclairé, large, et sûr. Les vérités catholiques n'étant pas connues ou pas admises par les adeptes des sciences maudites, il serait vain de tenter de les convaincre en s'appuyant, a priori, sur ces postulats. Ceux-ci peuvent bien nous inspirer et nous guider dans notre travail... pour amener l'adversaire à les reconnaître et bien persuader nos amis eux-mêmes que nous n'avons pas raisonné dans le vide, sur des données purement idéologiques attribuées à d'inexistants rêveurs, la loi première d'une critique vraiment scientifique est de se plier à une observation directe, objective, toute expérimentale de pièces incontestées ».

La voie ainsi tracée, il nous reste à la suivre, confiants dans les grâces que Dieu ne refuse pas à ceux qui les Lui demandent avec humilité et bonne volonté. Nous serons sûrs de ne pas nous égarer tant que nous resterons fidèles aux conseils et à l'exemple courageux de notre très vénéré fondateur et de ceux qui, revêtus du sacerdoce, ont accepté de le remplacer.

M. A. ROLLAIN.

Monseigneur JOUIN ET LE SOCIALISME

Certains Catholiques voudraient trouver dans le Socialisme des aspirations généreuses qui le rapprochent du Catholicisme. Ils l'étudient en faisant abstraction de son caractère politique et comme s'il était sans contact avec les organismes politiques visibles ou occultes qui dirigent les Etats. Surtout, ils refusent de voir autre chose que son caractère de construction économique et d'admettre que le Socialisme est basé sur une conception philosophique et métaphysique inconciliable avec la doctrine de l'Eglise.

Monseigneur JOUIN trouvait préférable d'étudier le Socialisme par ses fruits et non pas d'un point de vue théorique si abstrait. Dans la pratique, il ne s'agit point de savoir s'il est possible de trouver dans les mouvements socialistes des idées qu'une heureuse adaptation permettrait au Catholicisme d'utiliser en les intégrant dans une saine doctrine. Il s'agit de placer le Socialisme dans son cadre historique vrai, de déterminer sa source, le caractère de son action politique, ses buts, avoués ou non, et ses résultats.

Le grand défenseur de l'Eglise qu'était Monseigneur JOUIN ne pouvait prendre une autre attitude et c'est sous ce jour profondément réaliste qu'il a abordé le problème.

Dès le début de sa lutte antimaçonnique, Monseigneur JOUIN faisait traiter par un de ses meilleurs collaborateurs, M. MONNIOT, les rapports de la Franc-Maçonnerie et du Socialisme. Mais personnellement, il prenait lui-même en mains la direction de ces études et depuis 1920 jusqu'à 1931, c'est presque toujours sous sa plume que sont parues les critiques les plus pénétrantes contre ces aspects de la Contre-Eglise.

Il débute par l'étude des origines philosophiques du Socialisme et cette idée le frappe immédiatement que la doctrine qui prêche l'égalité sociale s'apparente directement à celle de l'égalité politique et à la négation du principe d'autorité.

Faisant sienne, cette remarquable formule d'un journal italien : «Le Protestantisme a opéré la Révolution religieuse ; la Maçonnerie a accompli la Révolution politique, et le Socialisme s'occupe actuellement d'organiser la Révolution Sociale» (*Vera Roma*, 29 juin 1913), il conclut : «le Protestantisme est le Père de la Maçonnerie dont le Socialisme est le fils» (RISS 1920. Page 490).

D'ailleurs, ce n'est pas une simple conception philosophique et l'alliance existe dans les faits entre l'Internationale Maçonnique et l'Internationale Socialiste.

Sans avoir fait paraître d'études spéciales sur l'identité du mouvement révolutionnaire international au cours du XIX^e siècle dans les Loges et dans les Groupes communistes, parfois confondus mais toujours en liaison, Monseigneur JOUIN met en lumière cette identité d'action : «Les Maçons en un mot sont cosmopolites. Cet Internationalisme cosmopolite, issu de la Maçonnerie, sera le fond du Socialisme, du Communisme, du Bolchevisme ; erreurs qui se réclament de la fusion des individus et des peuples dans une unité factice que la Secte rend possible par les conspirations mondiales, qu'elle facilite et même qu'elle fomente, en tant que Société secrète, pour arriver au renversement des frontières, des patries, des gouvernements, et d'établir dans une République universelle cette fraternisation de tous les Hommes, imposée par cette formule : Sois mon frère, ou je te tue» (RISS 1920. Page 464).

Et au cours d'une étude admirablement documentée sur la Commune de 1871 en France, il précisait l'alliance du Socialisme et de la Franc-Maçonnerie jusque dans les diverses fractions de la Secte : «d'ailleurs, tandis que les Francs-Maçons du 4 Septembre se retiraient prudemment à Versailles sous l'égide de Thiers, Franc-Maçon lui-même, les promoteurs de la Commune n'étaient que les Membres les plus avancés de l'Internationale et de la Maçonnerie» (RISS 1928. Page 342).

Il pressentait déjà, dans ses études, les conclusions auxquelles il aboutirait dans des articles ultérieurs : que la Franc-Maçonnerie fait partout le lit du Socialisme révolutionnaire sous sa forme la plus anarchique sachant bien que lorsqu'un principe mauvais est pris comme fondement d'une organisation politique, les conséquences s'en déduisent inéluctablement dans les faits.

«En définitive, ceux qui lâchèrent pied furent les Girondins de 1871 et la place fut prise par les Montagnards de l'époque. La même solution eut lieu en Russie entre les Bolchevistes et les Menchevistes ; le Prince Lwow et Kerenski représentaient la Gironde ; Lénine, Trotsky, la Montagne» (RISS 1928. Page 507).

Mais son attention était bien vite attirée sur la liaison étroite entre le Socialisme et les Juifs, agents universels de perversion.

En Avril 1921, au cours d'admirables études sur les Protocols, il avait mis en valeur l'origine juive du Bolchevisme, apportant à ce sujet, une abondante collection de documents.

En 1924, il précisait que le Juif a préparé le Communisme par la corruption de son or : «L'organisation communiste s'est complétée depuis trois ans, elle ne semble pas avoir été inopérante dans les élections de Mai 1924, et l'or juif lui est acquis de droit pour corrompre les mœurs, obscurcir les idées, et acheter les consciences. Ce sont là les actes qui préparent les Révolutions pour établir sur la ruine des peuples le super-Gouvernement d'Israël. Ces actes relèvent de la Contre-Eglise, car le Juif joint à ses ambitions mondiales la haine du Christ».

Plus tard, sa conclusion se faisait encore plus formelle et prenait un caractère de généralité dont nous voyons mieux de jour en jour la justesse : «Or, l'avènement du Communisme, ne l'oublions jamais, est préparé en France par la Judéo-maçonnerie. Ne pas le voir relève d'un cas de cécité» (RISS 1929. Page 633).

Le caractère de violence de ces Révolutions ne pouvait pas échapper à une observation aussi sagace. Les révolutions sont des sortes d'opérations chirurgicales où le patient est soumis à une intervention par le fer, beaucoup plus rapide que les résultats d'une lente médication. Il les considérait comme le moyen brutal employé à certains moments par les Sociétés Secrètes pour réaliser dans le sang et sous la terreur certains de leurs buts immédiats :

«De révolution en révolution, ce nivellement aboutirait fatalement au nihilisme : plus de religion, ni de Dieu, plus de pouvoir ni de maître, plus de devoirs ni de lois, plus de famille, l'homme seul survivrait dans un égoïsme farouche ; puis

plus rien. Ce serait le dernier effet de la Terreur, le dernier résultat de la lutte des classes, le dernier mot du Communisme».

«Or, n'y aurait-il dans le fait de la Terreur qu'un moyen plus expéditif que les autres, qu'une nécessité consécutive aux incertitudes d'une périlleuse transition ? Nous ne le croyons pas. La Terreur termine les grandes périodes révolutionnaires ; elle est voulue, préparée de longue date et le fruit, non pas d'une occasion ou d'un hasard, mais d'un principe froidement discuté dans les Loges maçonniques, inexorablement exécuté par la lie du peuple sous la direction d'Israël et impérialment payé par la haute finance juive» (RISS 1928. Page 709).

Et il aboutissait à cette inévitable conclusion que la Franc-Maçonnerie rejoignait le Socialisme dans la même haine violente contre l'Eglise, le Communisme étant l'expression visible de cette secrète collusion.

«Mais si des Maçons de marque ont avoué dans leurs convents que la Maçonnerie, était la République invisible, et la République la Maçonnerie visible, personne ne peut contester aujourd'hui que la judéo-maçonnerie manifestement ostensible n'est autre que le communisme, lequel apparaît comme la marée montante du déluge» (RISS 1930. Page 246).

«En fait, que le Communisme soit au service de la Contre-Eglise, les persécutions religieuses qui ensanglantent la Russie et révoltent les peuples civilisés n'en font-elles pas la preuve, chaque jour ? qu'il s'impose dans tous les pays et que Moscou ait une allure de souveraine mondiale, n'est-ce pas incompréhensible sans l'omnipotence de la judéo-maçonnerie avec le juif pourvoyeur des fonds et le Maçon, servile instrument de l'impérialisme d'Israël ? On peut, tel est notre sentiment, ne pas croire à la future domination juive, mais la première partie du programme, à savoir la destruction des Goïms, se développe effroyablement» (RISS 1930. Page 246).

Mais par quel moyen le Communisme parvient-il, alors que sa doctrine est si manifestement contraire à l'intérêt des Peuples et que sa malfeasance apparaît au moindre examen, par quel moyen ce Communisme parvient-il à s'infiltrer dans tous les états, à notre époque dite de civilisation, et à mettre en échec les plus solides organisations traditionnelles. C'est parce que, disait-il, les Gouvernements ont été tellement infiltrés par l'idée maçonnique qu'ils sont aujourd'hui sans défense devant la Démagogie communiste.

A propos d'une étude sur les facilités données par le Gouvernement chinois à la propagande communiste, il écrivait en 1930 :

«Par de tels procédés, le Gouvernement chinois ferme la porte à la Religion, mais il l'ouvre au Communisme, Car, le Communisme n'est pas autre chose que l'irréligion vivante et sanglante dont le siège infernal est à Moscou, tandis que son empire mondial s'étend du Nord au Sud, d'Orient en Occident sur tout l'Univers :

«Car l'irréligion d'Etat, encore une fois a laïcisé tous les gouvernements qui creusent à l'envi le lit du Communisme».

Jusqu'à ces dernières années, Monseigneur JOUIN avait pensé préférable de laisser à d'autres organes spécialisés, le soin de parler d'une façon plus précise du Socialisme et du Communisme, pensant devoir se cantonner pour lui-même dans le combat contre la judéo-maçonnerie.

Mais ces études successives que nous rappelions plus haut, l'ont amené à la conclusion qu'il y avait identité profonde entre la judéo-maçonnerie et le phénomène extérieur du bolchevisme.

En 1931, il inaugurait une étude directe sur le Socialisme sous le titre : ...«Le Bolchevisme est radicalement le destructeur de toute civilisation, de toute morale, et de toute religion... » «Bolchevistes, Juifs, Maçons».

«Le Pacifisme, c'est le dernier mot lancé par le Bolchevisme et le Pangermanisme pour endormir les peuples, arrêter les alliances et assurer pleine sécurité à la préparation de la prochaine guerre mondiale» (RISS 1931. Page 345).

Et poussant l'étude jusqu'aux origines financières du mouvement, il posait, avec une étonnante lucidité le problème sous un véritable jour : une lutte déchaînée entre les possesseurs actuels de l'or et la masse organisée qui cherche à prendre possession de cet or par les moyens de la plus basse brutalité.

«Mais lorsque toutes nos révolutions ont réussi dans leurs attaques contre les gouvernements, d'où vient l'échec de la Commune ? Trotsky le dévoile fort justement quatre pages plus loin en comparant la Commune à Moscou».

«Tandis que les communards parlaient de préférence de considérations patriotiques, nous nous placions invariablement au point de vue de la Révolution Internationale. La défaite de la Commune a mené à l'effondrement en fait de la Première Internationale. La victoire du Pouvoir Soviétique a conduit à la fondation de la Troisième Internationale».

«Cette essentielle différence est capitale. Désormais il n'y a plus de frontières, plus de patries. Le monde se partage en deux classes, la classe capitaliste et la classe prolétarienne. La lutte mondiale, dégagée de tout souci patriotique, se concentre dans l'accumulation des richesses d'une part, et de l'autre dans leur accaparement par le vol et l'assassinat.

«Le veau d'or est l'enjeu de ce combat, qui jusqu'ici fait tomber dans les coffres-forts d'Israël, au dire des Protocols, tout l'or du monde. Aussi est-ce avec une anxiété que tout esprit en éveil se pose à nouveau cette question : A la prochaine révolution prolétarienne, où passera l'or de la haute finance juive ? Qu'une telle révolution nous menace, c'est un fait encore plus frappant que la ruine républicaine et communiste de l'Espagne» (RISS 1931. Page 1159).

Enfin, Monseigneur JOUIN décidait, lorsqu'il réorganisait la rédaction de la Revue au début de 1932, de consacrer une des chroniques régulières à l'étude du mouvement socialiste et, depuis cette époque, la R.I.S.S. suit avec la plus grande attention toutes les manifestations de cette troupe visible, occultement rattachée aux forces secrètes qui mènent le monde.

En tout ceci, Monseigneur JOUIN ne s'écartait pas de sa ligne générale de conduite : il agissait bien en défenseur de l'Eglise. On le voit plus haut, il avait senti dès le début que l'union sacrée se fait toujours entre les Socialistes révolutionnaires et les Francs-Maçons les plus radicaux contre l'Eglise de Rome.

Les événements aujourd'hui lui donnent entière raison, alors que nous voyons la propagande «Sans Dieu», déchaînée par Moscou avec une impudence effroyable, risquer de submerger le monde tout entier, sous le raz de marée du matérialisme le plus épais, le plus bestial.

SOCIUS

LIGUE "FRANC-CATHOLIQUE"

A TOUS NOS AMIS

Le Comité de la Ligue «Franc-Catholique» se fait un devoir de remercier toutes les personnes qui ont bien voulu accueillir son appel et particulièrement celles qui ayant compris toute la gravité de la situation ont souscrit sans retard à la cotisation exceptionnelle demandée.

Il se permet d'insister auprès des autres afin que les moyens matériels, hélas nécessaires, ne lui fassent pas défaut.

La teneur des centaines de lettres reçues ces jours-ci, en nous apportant un très précieux appui, nous disent la nécessité de l'œuvre de Mgr JOUIN. Que tous soient assurés que nous ne faillirons pas à notre tâche mais à tous aussi nous demandons aide par une propagande de plus en plus active et intense.

Le Comité.

TABLE DES MATIÈRES

Editorial – Enseignements, RISS

MGR JOUIN : l'Homme, abbé Raymond Dulac
et l'Eglise, abbé Raymond Dulac
et la Patrie, P. Leroy
et la F.:M.: , F. Colmet-Daage
et la Question Juive, W. Lodge
et l'Occultisme, M.-A. Rollain
et le Socialisme, Socius